Zeitschrift: Le nouveau conteur vaudois et romand
Band: 84 (1957)
Heft: 6

Artikel: Le budzon
Autor: Jean
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-230384

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 12.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Le Budzon

par Jean des Sapins

On lui avait donné ce surnom parce que, venu d'ailleurs, il s'était installé tout seul, dans une petite baraque en bois, tout entourée de fourmilières, qu'on appelait « La Cambuse ».

L'âge qu'il pouvait avoir : autour de la trentaine. Les uns disaient qu'il venait des Ormonts, d'autres, de La Vallée. Ce qui est certain, c'est qu'on le vit un beau jour s'installer là, près du village, dans cette plaine qui descend vers le lac. Mais, comme on veut tout savoir, et que l'on ne cesse de rebouiller dans le passé des gens, les bonnes langues disaient qu'il avait fait un coup de tête, rapport à une fille. Cependant on n'en était qu'aux suppositions et l'on évitait de relever la chose.

Seule, la Louise du Borget ajoutait en pouffant de rire :

« Un chagrin d'amour ! Oh ! là, là ! »

Il faut dire que le Budzon n'était pas un beau garçon avec sa petite moustache rousse, sa calvitie précoce et son visage criblé de taches de rousseur.

Il vivait seul, parlait peu, faisait son ménage lui-même dans sa « Cambuse » où il n'y avait qu'une chambre et une cuisine, avec cave et remise au sous-sol. De temps à autre, il allait en journée, parce que, n'est-ce pas, on ne peut guère vivre de l'air du temps. Mais vers le soir, les bois l'attiraient. Sa grosse clé glissée dans sa poche, il filait à travers les buissons et revenait, tard dans la nuit, avec une pièce de gibier.

A cette époque, tout le territoire était planté de beaux noyers que le gel n'avait jamais atteint et qui couvraient, de leur vaste feuillage, les herbes hautes. Les paysans venaient, à leur ombre, faire les « dix-heures » au temps de la moisson.

Tous ces noyers, le Budzon les connaissait bien. Il y avait le sien, au bout du jardin, en face de son « cabanon », et puis il y en avait encore une trentaine d'autres, perdus dans la campagne, qu'il surveillait de près, observant, en septembre, l'éclatement du brou au moment de la maturité.

Alors, bien avant la pointe du jour, après une nuit d'orage ou de pluie douce, il partait, un sac sur l'épaule. Personne aux champs, pas de garde-champêtre et pas de vagabonds. Il était, pour ainsi dire, seul sur la terre, tel Robinson dans son île. Il n'avait qu'à se baisser pour ramasser son butin. Aux premières lueurs de l'aube, il rentrait chez lui à pas feutrés et étendait ses noix sur des claies, dans sa remise.

Chez lui, pas de cassées de noix, dans la vaste cuisine, comme dans les fermes

des alentours. Il faisait « même », comme on dit, dans son coin de pays.

En février, il tirait son petit char jusqu'à la ville voisine et faisait halte à l'huilerie.

Mais comme on sait toujours tout au village, on fut bien étonné d'apprendre qu'avec un seul noyer, le Budzon avait fait douze litres d'huile de noix.

— C'est un tout malin, disait le vieux Jacques en buvant ses trois décis au Café des Balances. A l'école, il a surtout appris la soustraction.

A quoi le syndic répondait :

— Il faudra aller voir de près ce noyer. Ce doit être un arbre unique au monde pour rapporter autant !

Et les rires fusaient.

* * *

Pas bien loin de chez le Budzon, il y avait une jolie « carrée ». Elle appartenait au Gros Jules, qui vivait avec sa fille, l'Hortense. Lui ne faisait plus rien que de « lever le coude », quant à l'Hortense, elle abattait toute la besogne à elle seule. On disait d'elle que c'était « un bon cheval devant » et que celui qui l'épouserait aurait bien de la chance. Seulement, l'Hortense était changeante. Après avoir fréquenté Pierre, Jules ou Jean, elle cherchait à en mener un quatrième par le bout du nez. En attendant, elle montait en graine. C'était, comme on dit, une maîtresse femme, dirigeant tout, gourmandant son père quand il rentrait un peu « embrayé », le mettant au lit en un tournemain.

Il faut dire qu'autour de la « carrée » qui ne devait rien à personne, il y avait un jardin, un beau verger et quatre poses de bonne terre. Dans l'étable, on entendait le bêlement de la chèvre surnommée « chameauruse ». Tous les jours, celle-ci broutait dans le clos en compagnie de deux moutons, « Jean-François » et « Jean-Louis ». Les terres étaient en culture et les légumes vendus au marché tous les samedis.

Le Budzon, qui tourniquait depuis quelques temps autour de la maison, histoire de dire un mot en passant à l'Hortense, ne perdait pas son temps. Un jour, il lui offrit de faucher l'herbe. Une autre fois, il arracha les pommes de terre. Le vendredi après-midi, il venait préparer le marché. Petit à petit, il s'introduisit dans la maison et fit comprendre à l'Hortense comment il entendait préparer l'avenir. Il avait beau parler à mots couverts, l'Hortense, qui était une fine mouche, faisait comprendre qu'elle n'était pas pressée. Elle était de celles qui attendent que les cailles leur tombent rôties dans la bouche. Or les cailles, pour elle, c'était un bon paysan avec un gros domaine. Quant au Budzon, elle le gardait là, en réserve, comme une poire pour sa soif.

Le temps passait et l'Hortense ne se décidait toujours pas, bien que la Louise du Borget ne se gênait pas de dire « qu'elle tirait joliment sur le tantôt ».

Le Budzon laissa encore passer un hiver puis, quand le printemps fut venu, il aborda un jour l'Hortense qui étendait sa lessive dans la pré :

— Maintenant, ça y est ! Après-demain, on va chez le pétabosson pour publier les bans.

Pour toute réponse, elle lui dit :

— Tu ne pourrais pas m'aider à étendre ce drap qui traîne par terre !

Il prit le drap et ajouta :

— Réponds à ce que je te dis !

En crochant les pinces à linge, elle déclara :

Romands !

Le verre de l'amitié se boit au

BUFFET DE LA GARE

Robert PÉCLARD LAUSANNE

— Oh ! on n'est pas tant pressés que ça !

— Pas tant pressés, pas tant pressés, est-ce que tu crois qu'on va encore attendre. Tu sais bien que quand les prunes sont mûres, il n'y a pas besoin de les grûler.

— Comme tu m'arranges !

Il reprit :

— Si tu ne veux pas, je te f... bas et moi avec !

Elle éclata de rire !

... Quinze jours après, les bans étaient publiés.

Quand le vieux Jacques s'arrêta devant le pilier public et vit l'annonce du prochain mariage, il dit à son ami Alfred :

— Il n'aura plus besoin, à présent, de se lever avant le jour pour faire la tournée des noyers.

SI VOUS ALLEZ...

... à Eysins, ne manquez pas de vous arrêter devant le bâtiment d'école voir le monument élevé à la mémoire des frères Juste et Urbain Olivier, qui ont beaucoup contribué à faire connaître et aimer notre petit pays. Eysins est un ancien village. Les rois Rodolphiens y possédaient déjà une villa — ils semblent avoir préféré les demeures rurales à celles des centres urbains. Rodolphe III y convoqua, en 1002, un plaid, où se rendirent de nombreux grands seigneurs. Quelques noms sont parvenus jusqu'à nous, Rotbert et Vuitbert étaient sires de Mont-sur-Rolle.

Un autre, Manassès, accompagné de son neveu, appartenait à la dynastie des sires de Coligny, dont le premier du nom, qui vivait en 974, sous le roi Conrad, portait le titre de comte du pays de Revermont. De cette contrée de Revermont, où existe la ville de Coligny, une branche vint au XIIIe siècle s'établir dans le pays de Gex et à Genève. Un rameau s'en détacha au cours du XVe siècle pour venir à Apples, après avoir renoncé à la noblesse, et y fit souche. Les descendants existent encore.

Ad. Decollogny.

Ulcères variqueux
Eczémas suppurés
Plaies lentes à guérir
Infections de la peau
disparaissent avec la

Pommade AMIDOLAN

Toutes pharmacies, le pot Fr. 3.12, Icha. Envois par poste par le dépôt général :
PHARMACIE DE L'ETOILE, rue Neuve 1, **Lausanne.** Téléphone **22 24 22**